

PRESENTATION

La reprise :

Dans un précédent travail ¹, j'ai essayé de montrer que le rejet nationaliste, par conséquent sentimental et non critique, de la recherche dans le domaine des langues et des cultures populaires entreprises sous la période coloniale est scientifiquement négatif. De tactique (refus de tout ce qui représente l'étranger dominateur), il devient dogmatique, c'est-à-dire un principe catégorique dont la pérennité, aux yeux des idéologues de toutes les tendances intellectuelles, n'a d'égale que la pérennité du théologique.

Le présent fascicule du BESM se propose de reprendre ce domaine privilégié des ethnologues et des idéologues et d'y jeter un regard nouveau. Ceci n'est possible que grâce à deux facteurs, dont nous commençons à disposer : des chercheurs autochtones (locuteurs et praticiens de ces domaines depuis leur tendre enfance) et un certain nombre de techniques d'analyse, de théories de plus en plus dégagées de l'euro-péo-centrisme qui gauchissait les travaux antérieurs. Le regard nouveau se veut donc strictement scientifique : décrire et expliquer le fonctionnement des systèmes linguistiques et littéraires produits n'importe où dans l'aire du territoire national.

A quoi ça sert ?

Ce n'est pas sa banalité (elle est notre pain quotidien depuis quelques années) qui nous pousse à répondre à cette question. C'est son arrogance. On me dira que la problématique implicite et explicite que les textes rassemblés ici inaugurent suffit. Je ne pense pas. La réponse scientifique ne suffit pas si elle n'est pas accompagnée d'une réponse pédagogique. Ce qui n'a rien à voir avec la réponse d'un accusé.

1. A paraître dans la revue *Europe* en 1979.

Pour ma part, je pense qu'il ne peut y avoir de transformation du réel sans la connaissance de ce réel. Comme il ne peut y avoir de projet de transformation sans un travail de connaissance préalable. Or, que signifie pour ceux qui la prononcent l'expression "langue nationale" ? Quelle réalité concrète pointe cette dénomination ? Deux attitudes peuvent être observées : une attitude théologique, une autre rationnelle.

La position théologique se moque du réel, de sa connaissance par l'observation et l'analyse. Elle énonce la réponse sans poser la question, sans même soupçonner l'existence d'une question qui, parfois, est posée ailleurs. C'est, très exactement, l'attitude idéologique (par opposition à l'attitude scientifique) dont le manque à penser est relayé par la foi en la transparence des choses, des phénomènes et des divinités.

La position rationnelle est à l'opposé de la précédente. Tout acte, toute parole est réponse à une question. D'où certaines étapes nécessaires à traverser : quelle est la question à laquelle il faut répondre ? Est-elle bien formée ? Quelle réponse ? Est-elle juste ? Ces étapes sont franchies une à une, par l'analyse et la confrontation des faits dans leur multitude et leur complexité : d'où l'humilité, la patience, l'incertitude, voire l'inquiétude des chercheurs. Telle est donc ma réponse pédagogique. Il en existe une autre, la réponse scientifique.

Depuis une dizaine d'années, nous assistons à une prolifération dans le domaine de l'édition d'études sérieuses dans certains domaines des sciences sociales : l'économie, la sociologie et l'histoire (tout récemment). Or, nous savons que la compartimentation du savoir (division du travail sur le plan intellectuel) et la réalité du réel ne sont pas homologues. Elle n'a de valeur que méthodologique. Il faudrait donc une multitude d'analyses ayant pour objet un fait unique pour éclairer sa totalité, ou, si l'on préfère, sa complexité. Ainsi donc, le bilinguisme devrait mobiliser un grand éventail de points de vue, celui du psychologue, celui du statisticien, de l'économiste, du linguiste, etc... C'est dire que les études sérieuses auxquelles nous avons fait allusion sont partielles, voire parfois erronées. Prenons un exemple. Laroui écrit dans *Les origines sociales et culturelles du nationalisme marocain*, ceci :

"... il n'existe pas à l'époque (XIV^{ème} siècle) de région autonome linguistiquement, politiquement, économiquement, qui pourrait ainsi fournir la base d'une entité à l'intérieur ou aux franges de ce qui est le Maroc d'aujourd'hui".

Ce qui retient notre attention ici, c'est l'expression "autonomie linguistique". Que signifie-t-elle au juste ? Laroui, en historien, semble

dire que l'ensemble des Marocains parlaient l'arabe et se comprenaient entre eux au moyen de cette langue. Parallèlement donc à l'existence d'un marché national, il y avait une langue nationale, parlée et comprise de tous, du moins de la grande majorité. Mais aucune précision n'est donnée sur cet arabe : est-ce celui du commerçant ? C'est donc l'arabe marocain. Est-ce celui du Makhzen ? C'est, quand il est écrit, l'arabe classique ou, quand il est parlé, l'arabe marocain. Ce sont donc deux langues dont les fonctions ne sont pas les mêmes (voir Boukous, ici-même).

Ce manque de précision vient du fait que l'historien n'est pas sensibilisé aux problèmes linguistiques : même s'il existe des ressemblances entre ces deux langues (phonétisme, lexique), le linguiste ne peut faire table rase des différences qui sont irréductibles et têtues. Laroui reconnaît, d'ailleurs, que l'arabe écrit de l'époque était "corrompu", c'est-à-dire "incorrect" pour reprendre un terme puriste : le linguiste, quant à lui, parlera d'emprunts et d'interférences. La question du contact des langues est l'objet d'une branche de la linguistique : la sociolinguistique.

A. Boukous présente (voir plus loin) une radiographie de la question telle qu'elle se présente aujourd'hui au Maroc. Une étude comme celle-ci aurait pu aider l'historien à nuancer ses conclusions quelque peu hâtives.

Les textes :

Quant à M. Taïfi, il analyse un cas d'emprunt. Il montre quelles règles permettent aux locuteurs d'un "parler" d'acclimater les emprunts étrangers à ce parler. Un grand nombre d'études de ce genre sont nécessaires, et ce, pour plusieurs raisons, dont l'établissement d'un atlas linguistique. Ce travail permettra aux historiens et aux sociologues de suivre les migrations et les mouvements de populations dans toute leur complexité.

L'analyse du verbe "g" par A. Akouaou pose implicitement la nécessité d'une histoire de la langue. Car, sans cette histoire, on ne voit pas comment on interpréterait un texte oral ancien. Il montre aussi la différence de sens de ce verbe selon les parlers et les régions. Autre direction de recherche fondamentale.

Les travaux sur la "littérature orale" partagent avec les précédents le souci de la description scientifique. En effet, ce qui leur est commun c'est le souci de répondre à la question suivante : étant donné un corpus (la poésie berbère pour A. Akouaou, le conte en arabe marocain pour Zeggaf, la comptine enfantine en arabe marocain pour moi-même), comment fonctionne-t-il ? L'effet

de cette description est bien évidemment un meilleur éclairage de l'activité langagière concrète, ainsi qu'une meilleure connaissance de la vision du monde des locuteurs dans cette activité.

Il n'est pas dans la prétention de ce numéro de répondre à ces problèmes. Si le lecteur y trouve la trace d'un nouveau souffle épistémologique, il me semble que le travail présenté n'aura pas été inutile.

A. Bounfour

Rabat, octobre 1978